

## L'île des anamorphoses

version de Jesper Andreasson

### Les larmes de Borges

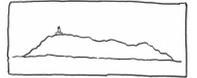
(titre original : *The tears of Borges*)

traduite de l'anglais par Jimmy Poulot-Cazajous

Je déambulais dans le hall désert de l'Hôtel Tre Infiniti, impatient de le voir arriver. Depuis longtemps, il était un héros littéraire pour moi et je mourais d'envie de le lui dire. Mais ce n'est pas pour cela que je m'étais rendu sur cette obscure petite île de Sasuelo, ou en partie seulement. J'étais venu pour lui présenter le manuscrit, trois pages de folles et frénétiques cursives tracées à la main, interligne double, très grandes marges, un texte très court en somme. Toutefois, cette œuvre brève et terrifiante au sujet d'un écrivain abandonné au sommet de sa déchéance n'était pas la mienne. Il s'agissait, comme ma regrettée grand-mère l'avait raconté à ma mère, qui à son tour me l'avait raconté, du manuscrit de *L'Île des Anamorphoses*, une histoire considérée comme légendaire ou perdue par des cercles littéraires en perte de vitesse. Ma grand-mère avait reçu le texte de l'auteur lui-même, qui n'était nul autre que Borges, son amant de l'époque. Comme le veut l'histoire, il le lui donna la nuit de leur séparation, ou plutôt le lui lança au moment où elle rompit avec lui, une interminable et ardente nuit d'ivresse à Buenos Aires, selon les mots de ma mère. Borges, inconsolable et larmoyant, essuya ses pleurs avec les pages avant de les envoyer à travers la pièce, déclarant, avec une gravité toute sud-américaine, que cette histoire était un cadeau de son amour déchu.

Je tenais à présent ces pages serrées dans ma main, mais pas trop serrées non plus — elles semblaient fragiles — craignant que le vent ne se précipite dans l'entrebâillement de la double porte du vestibule pour les emporter et les jeter dans la Méditerranée (quoiqu'il n'y avait aucune brise ce jour-là, l'île flamboyait à la faveur du soleil, et les feuilles de laurier-cerise par-delà la terrasse restaient immobiles).

L'homme que j'allais rencontrer, Jean-Philippe Toussaint, le romancier belge, avait lancé une sorte de SOS littéraire, une fusée de détresse sur Internet, à l'attention de quiconque trouverait ce document. Sur son charmant et démodé site web, il avait publié qu'il était prêt à faire n'importe quoi pour mettre la main dessus. Il ne disait pas pourquoi, ce qui n'avait pas vraiment d'importance. J'avais espoir que lui donner le texte insufflerait une amitié littéraire ou un mentorat, dans la veine de Tolstoï et



Tchekhov, de maître à élève ; j'étais un jeune écrivain de vingt-six ans à l'époque, voyez-vous, encore moins connu que cet étrange fragment de terre sur la mer qu'on appelait et qu'on appelle Sasuelo.

Quoi qu'il en soit, la qualité du texte était correcte, encore lisible par endroit. Certaines parties n'étaient plus que des bavures, certes, des phrases qui s'estompaient dans le blanc des marges, l'encre ayant perdu de son emprise sur le papier à cause du temps ou de l'insouciance, voire de la négligence de la part de sa propriétaire, ma grand-mère. Ou peut-être les mots avaient-ils été effacés par les larmes acerbes de Borges en personne.

Comme je faisais les cent pas près de la double porte, recevant simultanément l'air frais de la climatisation intérieure d'un côté et la chaleur extérieure de l'autre, je réalisai qu'il était en retard, mon invité, Jean-Philippe, de vingt-six minutes pour être exact. Cela me parut étrange ; lorsque je l'avais eu au téléphone hier soir, et ce matin encore pour reconfirmer le rendez-vous, il avait semblé très enthousiaste.

« J'ai hâte de vous rencontrer », avait-il dit dans son anglais pétulant (qui n'était pas mauvais, il avait simplement un accent). « Je suis impatient de mettre la main sur cette histoire. »

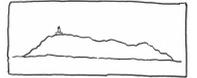
Par fanfaronnade, nervosité ou désir de plaire, je l'ignore, je m'étais mis à vanter la qualité des pages, elles étaient dans un état « quasi parfait », arguai-je, avec seulement quelques lacunes « très rares » dans le texte.

Alors, comme j'allais et venais dans le hall d'entrée, je commençai à ressentir de la peur, à paniquer, en même temps que je posais mon regard sur les passages détériorés. Des mots avaient encore disparu depuis le petit-déjeuner, et juste sous mes yeux, des paragraphes entiers semblaient sombrer dans le papier fin.

C'est alors qu'il apparut, Jean-Philippe Toussaint, en chair et en os, surgissant de cette journée caniculaire, vêtu d'un costume en coton blanc, d'un t-shirt col en V et de sandales, ayant plutôt l'air d'un touriste que du géant érudit que j'imaginai. Je n'ai prononcé qu'un rapide bonjour en passant devant lui et par la double porte, les mots évanescents de l'adoration bafouée de Borges à la main.

Où allais-je ? Je l'ignorais. Mais il était hors de question de lui montrer ce que j'avais apporté.

Je me suis arrêté au bout du patio pour contempler la mer sans vie, calme de toute brise.



J'ai senti alors une présence à mes côtés ; c'était Jean-Philippe.

« C'est ça ? » dit-il en désignant le manuscrit.

J'acquiesçais vaguement.

« Puis-je ? » dit-il.

Après un moment, je finis par lui remettre.

Il feuilleta les pages. « Elles sont vides. » Alors, en me tapant sur l'épaule, il ajouta, « Vous savez, je n'espérais pas grand-chose après notre conversation au téléphone. Et pourtant, vous avez quand même réussi à me surprendre. » Il sourit, sans joie ni cruauté. Ça ressemblait plutôt à un rictus mécanique qu'il aurait répété dans le miroir avant de venir me rencontrer, se préparant à devoir l'employer, se préparant à ce que quelque chose de précis arrive ; en d'autres mots, il s'agissait d'une expression d'indifférence absolue.

« Bon retour à Los Angeles », dit-il en me rendant le document.

Il avait raison — il n'y avait plus un seul mot sur les pages.

Puis il partit en contournant le Tre Infiniti, ses claquettes claquant dans le silence.

J'ai regardé son taxi accélérer à toute vitesse dans les collines désertiques. Les pentes semblaient aussi vierges que les pages dans ma main, que l'affection de ma grand-mère pour Borges, que le respect de Jean-Philippe Toussaint pour moi.